

## *Le Tournesol déchiré*

**Extrait 1 : chapitre 2, éd. François Bourin p. 15-19 ; éd., « Folio », p. 17-21.**

Leur mère avait allumé une cigarette ; son bras, toujours tremblant depuis qu'elle prenait du lithium, mettait un temps fou à poser la flamme sur la grosse gitane, tremblante elle aussi. Maintes fois ils lui avaient proposé leur aide. Et elle : « Comment crois-tu que je fais quand je suis seule ? »

Son ton agressif. Ne pas répondre. Ne plus rien proposer. Ils se sentent comme du lait qui tourne : les grumeaux qui se forment, la décomposition sous la surface apparemment unie. Leur mère fumait. En robe d'intérieur de velours à parements noirs, sa robe d'intérieur préférée. Mais les diamants, bracelets, boucles d'oreilles, chaque jour étaient différents. Leur mère avait baissé la tête ; ils remarquaient alors à quel point son petit front bombé était resté pur, sous la coiffure lisse de ses cheveux blancs.

- Au fond, comment t'en vouloir d'ignorer ce qu'est un coup de foudre ? Il suffit de voir les femmes que tu as épousées. Pour ces femmes-là un coup de foudre ! Vraiment, je peux te comprendre !

Elle riait. Eux, dans leur émiettement, ils restaient silencieux.

- Moi, j'ai compris tout de suite : un être exceptionnel se trouvait chez nous ce soir-là. J'ai confié à Nadia dans notre chambre : « Ce sera lui ou personne. » Et tu vois, avec l'expérience des années, je regrette que ce n'ait pas été personne. Personne ! Au moins, on ne compte pas sur une famille qui s'en fout, ou sur des brus, ou sur un fils. Au moins, on s'épargne l'attente atroce. Rien n'est pire dans la vie que les illusions mensongères.

Eux, ils gardaient le silence. Ou plutôt ils gardaient pour eux, pour qu'ils ne s'échappent pas, leurs mots incirconcis. Illusions mensongères ! Comme si toutes ne l'étaient pas ! Mais depuis quelques temps, leur mère dans sa maladive théâtralité...

- Je me demande qui a vécu la vie que j'ai vécue. Personne, tu entends ? Surtout pas tes pauvres petites épouses françaises ! Et puis, regarde-moi, aujourd'hui. Qui me donnerait mon âge ? Hier encore dans la rue, j'ai entendu une petite fille s'exclamer en me désignant : « Dis, maman, elle ressemble à une princesse, cette dame ! » Garder une telle allure à mon âge !

Leur mère alors tirait quelques bouffées de sa gitane, de plus en plus tremblante, essayait de la glisser dans un fume-cigarette en ambre, pour rendre moins visibles ses tremblements. Parfois, elle acceptait leur aide. Sous les yeux de leur mère, absents soudain, d'un bleu-vert chancelant, ils introduisaient la gitane dans le *Mundstück*, expression à la fois allemande et russe, et le lui tendaient.

- Qui nous évoquera plus tard ? Cette fillette monstrueuse de quatorze ans, éblouie par le bel inconnu. Jadis, je comptais sur toi. Mais c'est fini, tu n'en es plus capable, tu ne peux plus rien ressentir. Tu as si mal changé.

Répondre qu'elle aussi avait changé ? Lorsqu'elle égrenait ses souvenirs autrefois, lorsqu'elle affirmait en parlant de leur père : « Ce sera lui ou personne », elle ajoutait toujours : « Tu te rends compte, s'il n'y avait eu personne ? Je n'aurais pas eu mon petit Borinka ! J'aurais été privée de tout ce qui donne un sens à ma vie ! » Et elle les serrait contre elle.

- Ton père, lui, était exceptionnel. Unique. Pas seulement en apparence. Il était brillant aussi. Il avait inventé un monologue : les Juifs traversant la mer Rouge. Tous ne voulaient pas suivre Moïse : les hésitants, les contestataires. Tout ça, avec l'accent yiddish ! Et les retardataires de courir, car la mer la mer remontait. Un ami, au piano, assurait le fond sonore : il tapotait des notes brèves qui soulignaient l'essoufflement, la panique. Et nous, pliés par le fou rire. Une des invitées, un jour, s'est même trouvée mal.

Leur mère, tête inclinée. Son jadis avait sur elle un effet bienfaisant. Ils le savaient. Plus d'une fois, durant ces longs après-midi, son visage s'adoucissait, retrouvait son charme. Eux alors ressentaient une quiétude proche des quiétudes de jadis.

- Tu crois que tu dois partir ? C'est l'heure ?

Ils niaient énergiquement, longuement.

- Si, Boria, tu y penses. Après tout, c'est normal. Quelquefois je suis prise de remords : on t'arrache en mille morceaux. Les morceaux pour ta femme d'aujourd'hui ; les morceaux pour tes deux femmes d'hier ; les morceaux pour tous ces solliciteurs qui t'assaillent. Et puis quand même, il y a ta vieille maman un peu folle : à elle aussi tu es bien obligé de donner un bout de toi. Enfin et surtout, il y a ton œuvre. Comment ne pas lui donner le maximum ? Ton œuvre. Même si tu n'arrives à rien pour le moment.

Va-t-elle ajouter : « Mais je sais que bientôt que tu réussiras » ? Depuis ces années où elle semblait dans sa névrose maniaco-dépressive, elle ajoutait de plus en plus rarement : « Je sais que bientôt tu réussiras. » Eux, ils avaient cessé de l'attendre, cette consolation. Ils virent leur mère les fixer du regard.

- Bientôt tu réussiras, je le sais.

Jadis, ils s'abandonnaient alors : « Mam, il serait temps, plus que temps. À cinquante ans passés ! » Aujourd'hui, ils auraient pu dire : « À soixante ans passés ! » Ils se contentèrent d'ébaucher un geste.

- C'est de ta faute. Il ne fallait pas, dès l'âge de quinze ans, attendre la gloire ! La gloire !

Comment lui rétorquer que tout, presque, venait d'elle ? Elle leur répétait dès cette époque, dès leurs quinze ans : « Tu auras la gloire. Tu auras la gloire. »

Aujourd'hui, ils se taisaient, trop heureux de voir leur mère un peu détendue. Pour la sentir ainsi, ils auraient tout donné. Tant pis pour la soupe à la grimace d'Arria, leur troisième femme, mieux appréciée de leur mère que les précédentes. Arria aux larges prunelles dirait encore : « Mais enfin, mon chéri, tu rentres de plus en plus tard de tes visites à ta maman. » Tant pis. Les plats réchauffés ? Tant pis. Mais retrouver sur leur mère l'illumination du sourire ancien, des tendresses réciproques, des enthousiasmes réciproques, leur mère, avec ce ton unique, demandant : « Tu crois pouvoir le sauver, notre passé, celui de papa et le mien ? C'est si important pour moi de le savoir à l'abri de l'oubli. »

Son visage pathétique, à la fois d'ironie et de résignation, celui des plus hauts instants d'autrefois. Et eux, tendus vers ce visage, prêts à crier : « Koukolka, je ferai l'impossible pour ça », mais se taisant, car le moindre mot, même tendre, pouvait tout briser.

- Tu diras comment ton père m'a fascinée ? Ce sera difficile. Tout est difficile.

Leur mère, toujours sa nuque offerte. Et eux, repris par la même crainte qu'elle déterre son agressivité. Les accalmies, si minces, duraient si peu. Déjà la voix devenait plus sourde, plus renfermée.

**Extrait 2 : chapitre 13, éd. François Bourin p. 107-108 ; éd., « Folio », p. 117-18.**

Et de nouvelles consonances martelaient leur crâne. Voilà quelques jours, leur mère leur avait énuméré les marques des grandes voitures de luxe : Rolls Royce, Hispano-Suiza, Isotta Fraschini. L'accent russe frappait les antépénultièmes, théâtralement. Les photos d'un concours d'élégance pour automobiles de luxe et mannequins de la haute couture avaient suscité cette conversation. Leur mère et eux, penchés sur le journal. Leur mère s'exclamait : « Borinka, si plus tard tu deviens un avocat célèbre, tu pourras, toi aussi, rouler dans une Isotta Fraschini ! »

Est-ce le nom exact ? Mais Isotta Fraschini et M<sup>e</sup> de Moro-Giafferi s'épousaient en quelque sorte dans leur tête pour créer des scintillements inaccessibles. Ils y rêvaient, au pied du figuier si odoriférant.

Et ils se risquèrent à l'escalader. Son tronc courbe les y invitait depuis longtemps. Ce fut en une fin de matinée, durant ce long été chaud. Avec prudence mais sans effort, ils atteignirent le sommet du mur et s'installèrent quasi confortablement. Le premier de tous leurs arbres futurs. Le premier pas de cette passion. Par la suite, ils escaladeraient d'innombrables arbres. Une ivresse les saisissait devant chaque arbre « grimpable ». Plus il était haut, plus l'ivresse touchait au délire. Rester des heures sur la cime de quelque sapin vertigineux, des heures à rêver, à se sentir au-dessus du monde, et trembler à l'idée du vent qui ferait osciller le sommet, de la panique qui s'emparait d'eux parfois. À ces moments, si leur mère appelait, même leur père, ils ne répondaient pas. L'arbre se coulait en eux.

Le figuier du jardin, les secrets muets partagés avec lui. Ils dominaient la ruelle, le mur noir de l'atelier désaffecté. Régnait le silence de l'après-midi, du soleil, des rumeurs même. Des heures d'ouate. Régulièrement, vers le milieu de l'après-midi, un des locataires mettait un disque : *J'ai deux amours* de Joséphine Baker. Sa voix créole les imprégnait, eux et le jardin un peu sale, d'un exotisme encore inconnu. L'absence du « r » les frappait : « 'ai deux amous – Mon pays et Pa-i ». Ils aimaient aussi l'air suivant : *Ma petite tonkinoise*, tel un éclat de rire après la nostalgie. « Ma Tonkiki... Ma Tonkiki... » Ils s'esclaffaient sur leur grosse branche de figuier.

- Borinka, à quoi rêves-tu sur ton figuier ?
- À tout. Je ne sais pas.

**Extrait 3 : chapitre 14, éd. François Bourin p. 119-20 ; éd., « Folio », p. 129-30.**

Les souvenirs torrentiels coulent parfois comme l'eau du robinet ; goutte à goutte. Ce supplice chinois fore jusqu'à la mort. Pour eux, assis devant leur mère, deux mots sonnent le leitmotiv permanent : « provisoire » et « du jour au lendemain ». Ils sont frères. Mais non jumeaux. « Provisoire », ou l'inquiétude avant : combien de temps encore ? Jusqu'à quand encore ? « Du jour au lendemain », ou la panique après : où chercher ? où courir ? Qu'importe si les souvenirs de leur mère changeaient d'étiage. Contenant « provisoire » et « du jour au lendemain », ils restaient fidèles. Noirs. Depuis quelques temps, même, leur mère, pour chaque timide joie qui lui parvenait encore, commentait : « Quel prix faudra-t-il payer ? »

**Extrait 4 : chapitre 19, éd. François Bourin p. 180-82 ; éd., « Folio », p. 198-200.**

- Bonjour.
- Bonjour.
- C'est toi, Boris Schreiber ?
- Oui.
- Tu es d'origine russe ?
- Oui.
- Et tu vas passer dans notre classe ?
- Oui. En huitième.

Ces informations, courant si vite ! Leur mère, dans la cuisine, avec une expression profonde, avait prophétisé : « Borinka, crois-moi : tu impressionnes tout le collège Sainte-Barbe ! » Leur mère devait avoir raison. Le lendemain, à la récréation de dix heures, ils reconnurent le grand de la veille qui s'approchait, entouré d'autres grands.

- Bonjour.
- Bonjour.
- Alors, tu es russe ?
- Oui.
- Alors, tu es le fils de Gorgouloff ?

Ils ne comprirent pas tout de suite. À la maison, au dîner, leurs parents parlaient encore, mais moins souvent, de Gorgouloff dont le procès continuait. Ils restaient là, adossés au mur.

- Alors, réponds ! Tu es fils de Gorgouloff ?
- Non.
- Tu mens ! Tu es le fils de Gorgouloff !

Leur demi-cercle se resserrait, demi-cercle frémissant de visages haineux – une découverte – et de ricanements qui se croisaient tandis qu'eux s'adossaient au mur, toujours plus fort.

- Mon père l'a bien dit hier soir : « Ces sales métèques ? On les laisse venir et ils assassinent le président de la République ! »
- Et les sales Ruskofs, ils font partie des sales métèques !
- Alors, tu vas répondre ?

Ils bredouillèrent :

- Je ne suis pas le fils de Gorgouloff.

Le grand brandit son poing, l'assena sur leur joue et leurs lèvres. Leur tête alla cogner le mur. Ce premier choc dans leur vie, d'un poing sur le visage.

- T'as vu sa tête ? Fils de Gorgouloff, fils de Gorgouloff !

Celui qui les avait frappés, de crier plus fort :

- Ton père, il ne va pas la garder longtemps, sa tête !

Soudain, ils se souvinrent de Marthe, adossée au mur de l'hôtel, face à leurs quolibets. Et comme elle, ils tentèrent de sourire. Leurs lèvres devaient saigner et leur grimace durait. Le surveillant mit un temps fou à intervenir :

- Allons, allons ! Schreiber, il faudra vous laver.

L'immense hilarité, alors, autour d'eux. Et lorsqu'ils rejoignirent les rangs de leur classe de dixième, ils entendirent :

- Fils de Gorgouloff ! Fils de Gorgouloff !

Même les petits, en tabliers noirs. Jusqu'au seuil de la salle où la maîtresse reprenait son cours, comme si de rien n'était, comme si elle n'avait rien entendu. Eux n'écoutaient pas la leçon. À midi, les grands seraient-ils à les attendre ? Ils traînèrent pour sortir, et la maîtresse :

- Dépêchez-vous, mon garçon. Qu'est-ce que vous attendez ?

La place du Panthéon était vide mais ils commencèrent à courir. Bibliothèque Sainte-Geneviève, église Saint-Etienne-du-Mont, bout du rempart de Philippe Auguste. Ils couraient vers l'hôtel des Sports, mais n'y entrèrent pas tout de suite. Hors d'haleine, ils prirent la ruelle qui longeait le mur du jardin. Le figuier était là et ses senteurs. Ils le regardaient, protecteur, familier. Dominant les gens, les rues, si hostiles. Ils regrimperaient dessus, même en cas de pluie. Depuis quelques minutes, elle tombait, assez forte, elle les soulageait, atténuait la brûlure de la joue et des lèvres, effaçait peu à peu les traces du coup de poing. Et elle laissait intacte, soigneusement, la voix du choc dans son buisson de haines.